



CICADA'S FICTIONS

Maintenant, Jean était mort et il était avec elle sur le canal. Il ramait. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas loué une barque pour aller en amont. La promenade pouvait durer une heure. On allait jusqu'à la forêt et on s'arrêtait pour jeter la ligne dans l'eau sombre. Jean ne connaissait pas ce plaisir. Fabrice savait seulement que leur père aimait pêcher dans la rivière et qu'il avait perdu dans l'attente un temps précieux qui ne lui avait pas pardonné son opiniâtreté. Le lit s'élargissait au croisement du canal. Un pont métallique traversait un ciel blanc, agité de silhouettes d'enfants. Quelquefois, une promeneuse luttait avec son ombrelle. La barque semblait s'aventurer.

— Cette fois, nous traverserons la forêt, dit-il.

— Tu es fou ! dit sa mère.

Son écharpe flottait.

— Tu n'aurais pas dû venir, dit Fabrice. Comment as-tu trouvé la clé ?

— Je sais depuis longtemps où tu la caches, dit-elle. Tu n'as pas réussi à m'humilier.

— Crois-tu qu'ils ont compris ?

— Ils comprendront demain.

— Demain ?

Elle le menaçait encore. Où l'emmenait-il ? Les barques glissaient toutes dans le même sens. Sous le pont, on entendait les cris des enfants.

— Tout aurait pu se passer sans que rien ne puisse changer la mémoire, dit-il.

— Tu ne peux rien contre leur mémoire maintenant, dit-elle.

— La vie continue !

Ce n'était pas le moment de plaisanter avec elle. Des barques descendaient. Un pêcheur agita son épuisette sous le nez de Fabrice. Il vit la déchirure et comprit que le pêcheur lui racontait son histoire de poisson. Il le tenait à distance au bout de son aviron. Elle s'amusait. Il ne pouvait mettre fin à ce

dialogue sans passer pour un vulgaire personnage. Une autre barque les poussa contre le quai. Un enfant s'acharnait sur une anguille. Le maillet frappait le fond, éclaboussant un homme qui riait. Quelqu'un jeta une corde qui se tendit entre Fabrice et sa mère.

— Nous allons voir la forêt, dit Fabrice.

Il était désespéré. L'homme à l'épuisette revenait de la forêt. Il ne conseillait pas de s'y aventurer à cause des moustiques. Fabrice faillit parler de son expérience africaine mais sa mère, par-dessus la corde, lui mit la main sur la bouche. L'enfant exprima aussitôt une expérience similaire. Fabrice perdit l'aviron dans l'effort. La barque de l'homme à l'épuisette se rapprocha. L'homme en profita pour remettre l'écharpe sur les épaules de la femme. Fabrice était trop occupé à retrouver l'aviron pour s'inquiéter d'une pareille proximité. L'anguille ne bougeait plus. Le maillet changea de main. On frappait maintenant la surface de l'eau. La femme se plaignit d'une goutte d'eau tombée sur sa paupière. Fabrice trouva un appui. Sous la poussée, la barque fila entre les autres. L'écharpe flottait sur l'eau, emportée par les bouillonnements du pilier. Avec un seul aviron, il n'avait pas d'autre choix que la godille.

— C'est insensé ! dit-elle. Nous ne sommes pas pressés à ce point !

Il s'appliqua à maintenir une nage rectiligne. On exhibait les prises dans les barques descendantes. Elle montrait quelque chose sur l'eau mais ce n'était peut-être pas l'écharpe.

— Ils ne te comprennent pas, dit Fabrice. Tu ferais bien de rester tranquille.

— Ils comprendront s'ils la trouvent !

On atteignit l'orée une demi-heure plus tard. Fabrice était épuisé par un effort constant. L'ombre commençait avec la noirceur de l'eau. Ils entrèrent dans la fo-





rêt. La rivière n'était plus balisée. Il fallait se fier à son instinct. La lumière trahissait encore des vortex sous les feuillages. La mère de Fabrice s'apaisa. Il aima ce silence d'or. Il ne savait pas jusqu'où il était raisonnable d'aller. Il pouvait se fier à l'heure que lui indiquait son oignon. Du bout du pied, il entrouvrit le papier où les vers exploraient une poignée d'algues fraîches. Il avait aussi acheté de l'appât. La ligne comportait trois hameçons et un plomb. Elle enfila les vers. Elle était dégoûtée par cette pratique. Il lui indiqua le trou où il avait déjà tenté sa chance.

— Nous attendrons, dit-il.

Il devait se fier à la sensibilité de son poignet. L'humidité le pénétrait. Il avait besoin d'une douleur physique avant d'entrer en action. Elle semblait absorbée par la contemplation du rivage. Des araignées scintillaient. Il cherchait leurs traces sur l'eau. Sa pensée tournoyait comme un oiseau.

— Rien, dit-elle, toujours rien.

Elle jeta une poignée d'appât.

— Nous avons besoin d'un moment de détente, dit-il. Il y a longtemps que je n'ai pas apprécié la tranquillité d'un coin de terre.

— On ne voit pas le ciel, dit-elle.

Il connaissait des éclaircies. On avait encore le temps de les atteindre. Rien ne pressait.

— Comment sais-tu qu'il y a des poissons dans ce trou ? demanda-t-elle.

Il tira un peu sur la ligne pour juger de sa tension.

— Pourquoi ne parlons-nous pas de ce dont nous n'avons jamais parlé ? dit-il.

Il la condamnait au silence.

— Il n'y a plus de barques, dit-elle. Sommes-nous seuls ?

Il remonta la ligne. Deux vers avaient été mangés à son insu. Le plomb ramenait une algue jaune.

— Continuons, dit-il.

La force de l'eau augmentait. La barque ralentissait et l'ombre s'épanchait. Elle n'avait jamais vu une forêt de l'intérieur.

— Nous n'allions jamais aussi loin, dit-elle.

Comme il lui promettait le spectacle d'une éclaircie, elle consentait à l'accompagner sans autre explica-

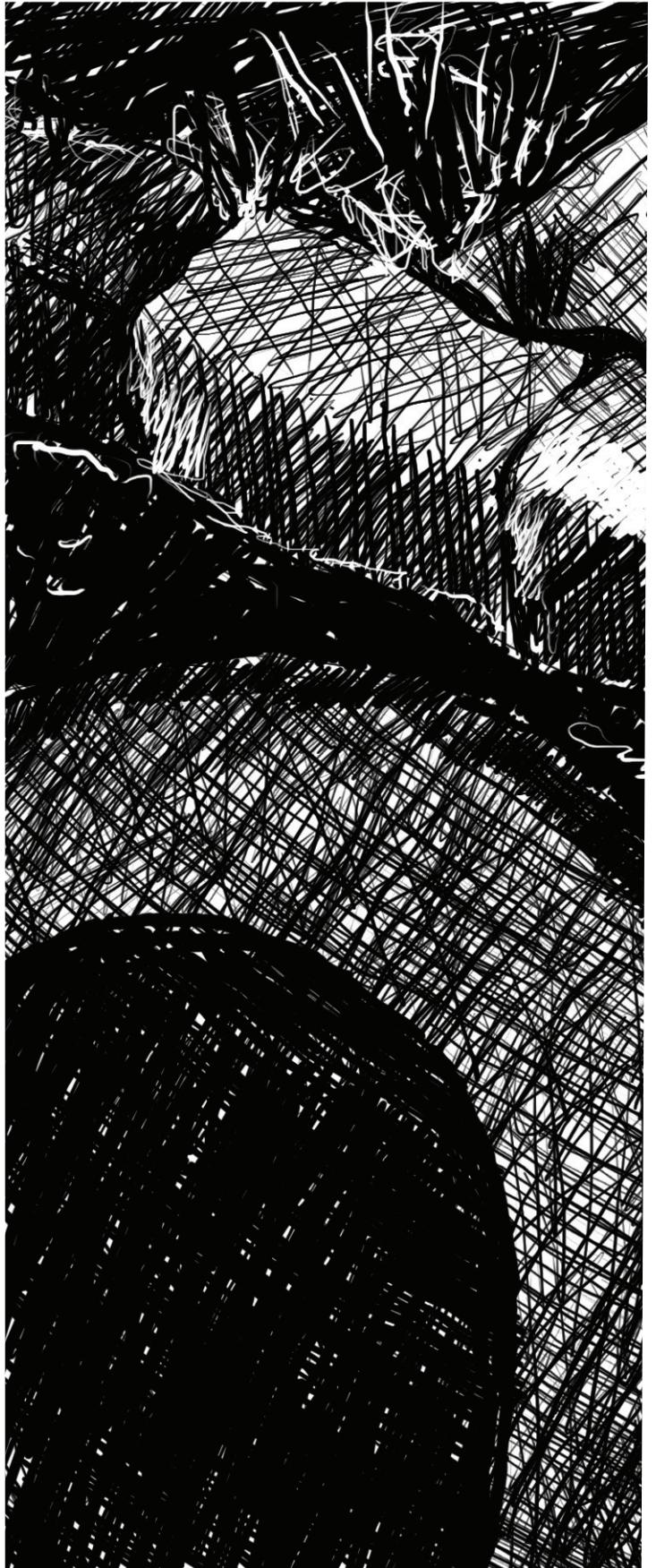
tion que le désir d'attraper du poisson. Il lut-tait. L'effort lui arrachait de petits cris qu'elle interpréta comme l'expression d'une souffrance contenue. Il pensait éprouver du plaisir entre elle et l'eau. Les vers s'évadaient du papier déroulé sur le fond de la barque.

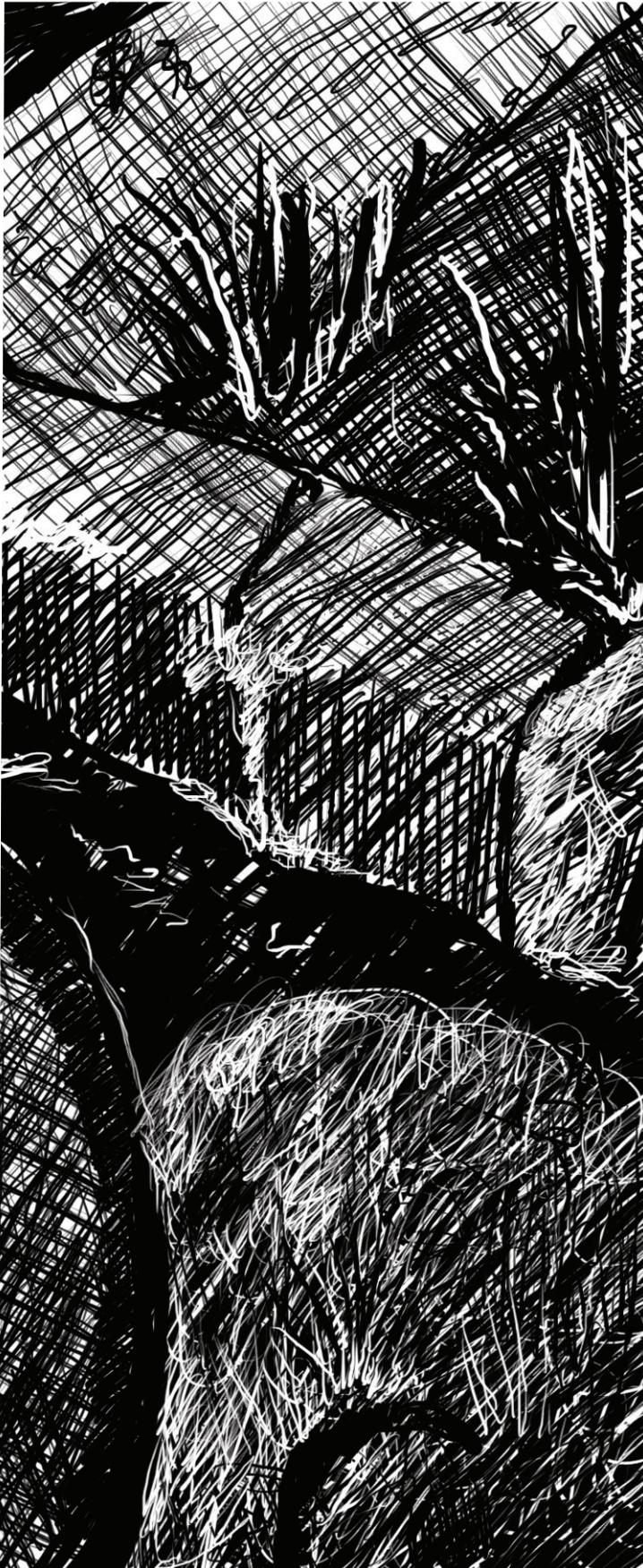
— Un autre trou ! dit-elle. La même apparence.

Il connaissait la topographie de la rivière mais n'était pas à l'abri d'une défaillance de la mémoire. S'efforçant de mesurer le risque malgré la contrainte que l'aviron lui imposait, il attendait les signes annonciateurs d'une éclaircie. De quoi s'agissait-il ? Des oiseaux, peut-être. Le plongeon d'une couleuvre ou le frémissement de l'eau. Elle voulait voir le ciel où elle pensait retrouver finalement tous ceux qu'elle avait aimés.

— Que se passe-t-il alors avec les autres ? ironisa-t-il.

Le lac s'annonça par une coulée de brume sur l'eau. Le château devait se situer sur la rive droite, surplombant à la fois la rivière, le canal qui menait au lac et le lac lui-même. La presque île était artificielle. Un pont reliait la muraille à la terre ferme. La forêt s'éparpillait dans une lande grise envahie de fougères et de ronces. Une grange exhibait la blessure d'un toit effondré. La brume s'épaississait. Fabrice godillait lentement, craignant les écueils formés par des troncs d'arbres fossilisés. Sa mère s'était recroquevillée sur la banquette, refusant de se laisser influencer par la brume environnante. Naguère, on laissait une lampe allumée sur le quai étroit. La lumière exagérait alors la perspective ascendante de l'escalier, s'arrondissant sur la muraille où le lierre formait une géographie inquiétante. Fabrice se souvenait de l'attente sur le quai tandis que les autres (Jean et sa mère) vérifiaient l'état de l'escalier et se mettaient à en racler la surface pour éliminer les lichens. On n'habitait plus le château depuis la naissance de Fabrice. Sa mère avait choisi de l'élever loin de l'empire que cet endroit sinistre pouvait exercer sur l'esprit. Fabrice n'avait vécu que des visites





rapides des lieux, à une époque où quelques domestiques consentaient encore à jouer le rôle de gardiens et à entretenir l'immuable sévérité des structures. Ce tourisme tremblant s'acheva quand Jean atteignit sa majorité civile. Il parla même de vendre ce bien ancestral. Avec l'argent, il avait l'intention de créer une boutique mais leur mère s'était opposée à un projet qu'elle jugeait infâme. Jean avait claqué la porte avant le dessert. On ne partagea pas le gâteau prometteur de sensations sucrées. Le château disparut complètement de la vie de Fabrice qui y pensait quelquefois avec une nostalgie empreinte d'irritation. Il avait même rencontré un des domestiques dans la rue et celui-ci lui avait révélé l'embarras dans lequel la décision de fermer le château avait plongé plusieurs familles désormais déroutées par le changement de routine.

— Fais demi-tour ! suppliait sa mère maintenant.

La brume s'éclaircit à l'approche du quai. Le sol serait glissant et imprévisible. La proue toucha la pierre et la barque pivota sous l'effet de l'aviron. L'effort s'achevait par un saut sur cette surface incertaine. Fabrice ne glissa pas. Ses pieds s'enfoncèrent un peu dans la masse des lichens. L'anneau d'amarrage était grippé dans son palier. Il réussit cependant à enfiler le bout et s'appliqua à former le nœud. Fabrice aimait les chefs-d'œuvre de l'habitude. Celle-ci était extraite, non pas de sa mémoire, mais de son imagination. Il mesura tranquillement cette nouvelle différence d'appréciation du réel. Une passerelle de bois pourrissait encore à la verticale. Il en examina la matière. Debout dans la barque, sa mère attendait :

— Nous n'aurions pas dû venir, dit-elle, le temps va changer.

Elle ne songeait pas à la fin du jour, comme si la nuit ne devait pas succéder à la netteté d'un jour marqué par l'absence de sentiments.

— Saute ! dit Fabrice. Il n'y a pas d'autres solutions.

— Je t'en supplie, dit sa mère, ne monte pas

là-haut.

— Je n'y reviendrai plus si tu m'accompagnes.

— Quand le lac se déchaine, dit sa mère, rien d'autre ne résiste que cette construction d'un autre temps. Ne le provoque pas !

Elle redoutait la tempête. Jean avait gravé ce désordre sur une plaque de cuivre. Une estampe meublait une ombre dans le salon, chez sa mère. Le cerveau d'enfant de Fabrice avait remarqué l'improbable cohabitation de la muraille et du vent figuré par des tourbillons de burin. Il avait imaginé la souffrance des domestiques finissant lamentablement dans le chaos des éléments auquel le feu était étranger, Jean n'ayant pas envisagé cette possibilité de destruction. Quel était le message de Jean ? Il avait failli parler le jour de sa majorité civile. Il avait accepté la présence de l'enfant à une table que d'ordinaire il ne partageait avec personne et il avait annoncé son intention de vendre sa part d'usufruit sur le château. Pourquoi continuait-il de provoquer sa mère ?

— Tu ne vendras rien tant que le petit ne sera pas en âge de décider, avait-elle dit.

Les disputes commençaient toujours par cette lenteur. Elle contenait toute la suite.

— Je ne veux pas me condamner à finir mes jours dans un bureau ! avait précisé Jean. J'ai l'idée d'une boutique.

— Et tu vendras quoi ? avait hurlé sa mère surgie de la cuisine.

— Je ne sais pas ! avait dit Jean. Je vendrais n'importe quoi pour ne pas être un pauvre diable !

Le vent se leva. Des feuilles arrivèrent sur le quai, tournoyantes et précises. Fabrice tenta de faire pivoter la passerelle sur son axe rouillé. La forêt, de l'autre côté du canal, se réveillait. La brume s'éleva d'un coup et glissa vers le lac. Le ciel s'obscurcissait.

— Tu n'y arriveras pas, dit la mère de Fabrice. La passerelle s'inclina de quelques degrés. Fabrice ânonnait, le dos contre la muraille, ayant





trouvé un appui pour ses pieds sur le pavé. Le métal, réveillé après un si long sommeil, grinçait sous l'effet de la torsion et non pas de la rotation.

— Tu ferais bien d'allumer la lampe, dit tranquillement la mère.

La lumière attirait les moustiques, aussi les domestiques répandaient-ils des poisons dans l'air humide, actionnant rapidement des pompes dont les coulissements rythmaient l'attente. Sans eux, sans leur présence fébrile, le quai paraissait dangereux. Fabrice voyait la lampe sous le lierre. Une échelle était nécessaire. Il la trouverait peut-être en cherchant dans le feuillage.

— Passe-moi l'aviron, dit-il.

— Pour en faire quoi ?

— J'ai besoin de l'aviron pour fouiller cette zone.

Il indiqua la partie du quai que le lierre recouvrait.

— Que cherches-tu ?

L'aviron glissa entre eux. Il disparut pendant quelques secondes dans l'eau noire.

— Nous sommes perdus ! s'écria-t-elle.

En effet, l'aviron réapparut au milieu du canal. Le courant l'entraînait vers la rivière. Il n'y avait rien à faire pour le récupérer.

— Ce n'est pas grave, expliqua Fabrice. Nous descendrons facilement.

Elle ne l'écoutait pas. Ce n'était pas la première fois qu'il tentait de l'enfermer. Elle trouvait toujours la clé. Elle l'avait trouvée hier dans l'après-midi. C'était un double scintillant conservé sous une pile d'assiettes dans le bahut de la salle à manger. Le miroir avait trahi cette nécessaire présence. Le trou de la serrure avait d'abord été rebelle. Elle avait craint de rompre ce métal. En l'observant de près, elle avait constaté que les barbes pouvaient être la cause de son échec. Elle se mit en quête d'une lime et la trouva dans la cuisine. Fabrice s'en servait pour moudre les noix de muscade. Avec la fixation du hachoir à viande et

une planchette arrachée à la table, elle confectionna un étau pour brider la clé. Fabrice ne saurait jamais rien de cette patience. Un nouvel essai fut concluant. Une heure avait passé. L'appartement était plongé dans une obscurité bleue. Elle ne toucha pas aux rideaux et prit soin de marcher sur les tapis. La porte s'ouvrit sans bruit. Elle avait pris le temps d'enfiler un imperméable et de se coiffer d'un chapeau noir. L'oiseau, dans la cage, fit une pirouette. Elle n'aimait pas ces signes. Dans la rue, elle ôta l'imperméable car le temps était au soleil. La clé, elle la lui jetterait au visage avec un cri de guerre. Elle attendrait l'heure de la cérémonie pour se montrer. Elle pouvait passer la nuit sur les quais. Personne ne la remarquerait au milieu des autres sans abri. En Afrique, elle avait dormi à la belle étoile et lutté contre des insectes. Jean n'écoutait pas ces merveilleuses histoires. Il ne racontait que les siennes et il était ennuyeux à force de détails. Jamais il ne s'était inquiété de ne pas la trouver au marché où elle fréquentait les marchands de poisson. Il renseignait Fabrice sur les conditions qu'il devait accepter pour conserver son poste de travail, pas étonné du tout que ce fût Fabrice qui discutât le prix du kilo de flétan. Elle pouvait voir la rue de la fenêtre. Elle n'agissait pas par peur du scandale. Jean aussi avait une crainte innée de la honte. Il parlait souvent de la douleur qui le torturait quand il devait affronter le regard des autres. Fabrice avait fait des démarches pour l'interner mais la famille de Vermort avait perdu de son influence et les demandes revenaient avec l'avis défavorable de la commission chargée des affaires familiales. On le soupçonnait de vouloir faire main basse sur un héritage surestimé. Le château ne valait plus rien et ne présentait aucun intérêt architectural ni historique. L'argent avait fondu avec l'aménagement du petit appartement du passage des Tristes. Jean travaillant ensuite pour son propre compte, on avait vendu les meubles et le droit sur une petite rente. On ne se disputait plus au sujet de la vente du château. Jean et Fabrice semblaient s'être mis d'accord sur cette paix. Jean était peut-être aussi complice de la séquestration que Gisèle acceptait pour ne pas pousser sa famille dans la boue. À la fenêtre, elle observait les mouvements de la rue et se racontait des histoires. Fabrice la surprit plus d'une fois en proie à cette imagination périlleuse. Il ne disait rien mais elle craignait qu'il ne cherchât à accu-





muler les preuves de sa faiblesse. Elle avait tenté d'avertir Jean mais depuis leur dernière dispute à propos de la vente du château, elle n'avait pas su créer les conditions d'une conversation propice aux confidences. Il y avait longtemps qu'elle ne luttait plus. Son acharnement naturel avait cédé le pas à l'espoir. Elle ne souffrait pas. Chaque évasion lui procurait un plaisir charnel. Elle allait aussi loin que ses jambes le permettaient. Elle craignait de tourner en rond, ce qui arriva chaque fois à cause de la nuit. Elle jetait la clé dans le canal ou se promettait de la jeter au visage de Fabrice s'il réussissait à la retrouver. Il n'avertissait pas la Police. Il s'aventurait lui-même sur ses traces. Il interrogeait les gens de la rue en prenant grand soin de ne pas éveiller leur curiosité. Que cherchait-il ? Il la retrouvait au bord du canal, perdue dans ses pensées, ou déambulant dans une rue obscure où il croisait des assassins. Il la réveillait d'un rêve en perdition. Il arrivait toujours trop tard. Il la ramenait sans chercher à la raisonner, ce que Jean eût tenté malgré la crise de mutisme qui affectait la fugueuse quand elle reconnaissait les environs. Elle entra dans sa chambre sans résistance, se couchait, acceptait l'extinction de la lampe et la fermeture de la porte. L'obscurité achevait de parfaire l'anéantissement. Il n'y avait plus de place pour le rêve. Des jours interminables devenaient nécessaires avant qu'elle retrouvât la force de chercher la clé de son enfermement. Fabrice la tenait au courant de ses succès. On n'évoquait pas la présence transparente du frère contre qui il continuait de lutter dans l'ombre. Une horloge conservait la trace de ses crises de jalousie, petits couteaux rapides à fleur du bois, écriture encore indéchiffrable mais que le cerveau

continuait d'explorer, obstinée comme elle l'était.

— Rapportez-moi un cornet double café vanille, disait-elle avant qu'il ne refermât la porte.

— Je ne sais pas quand je rentrerai, disait-il. N'oublie pas de manger.

— Tu pourrais prendre le temps de m'acheter une glace ! Je ne te demande rien que tu ne puisses faire facilement.

— Je n'ai plus le temps.

Il consultait son oignon. L'ascenseur arrivait à l'étage. La porte se refermait avant qu'elle pût savoir avec qui il descendait. Elle ne savait rien de sa vie privée. Quelquefois, elle l'entendait converser sur le palier avec un inconnu qui pouvait être une femme. Ni





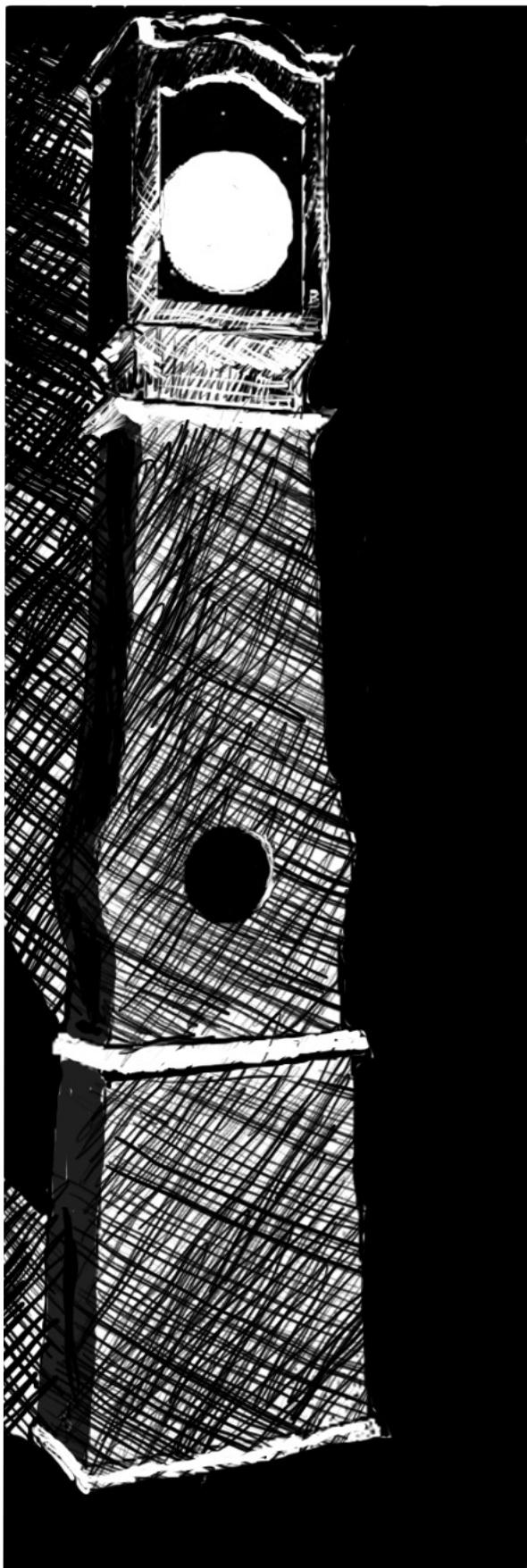
lui ni Jean n'avaient jamais amené de femmes à la maison. Elle se sentait responsable de cette double absence mais comment en parler maintenant qu'elle avait cessé d'avoir pour eux l'importance d'une femme ? Elle hantait bien d'autres régions de leur commun silence.

Il commença l'escalade. Les marches étaient couvertes d'un tapis de lichens. Comme l'escalier était à pic, il s'aidait de ses mains, posture qui lui rappela l'enfance. Il continuait d'exhorter sa mère mais elle refusait de quitter la barque maintenant amarrée au quai. Il avait trouvé le bidon de pétrole et allumé la lampe. Sans aviron, elle avait peu de chance de trouver le chemin du retour. De plus, le nœud dans l'anneau d'amarrage était inextricable. Une fois là-haut, il allumerait toutes les lampes et redescendrait pour tenter une dernière fois de la convaincre qu'elle n'avait plus le choix. En dernier recours, il ferait usage de la force. Cette idée l'obsédait. Il sentait bien qu'elle recherchait cet ultime affrontement et il savait qu'il était capable du pire si elle ne cédait pas. Le passage dans l'escalier était étroit à cause de la broussaille. Il ne voyait pas le sommet, la lampe n'illuminant que la première moitié de ce parcours insensé. Il s'enfonça dans l'obscurité, voyant clairement la barque et le quai quand il baissait la tête dans ce qui était devenu un abîme. Elle occupait le centre géométrique de cette surface. Elle le regardait, muette et fascinée. Il se laissa envahir par l'humidité des feuillages. Il n'y avait plus de domestiques pour assurer la tension de la corde ni même de corde à étreindre tandis que les autres attendaient que vous cédiez à la panique. Il s'accrochait aux branches, se blessait à la tangente des feuilles, mesurait l'épaisseur du lichen, voyait l'obscurité croissante et le halo de lumière presque aveuglante maintenant que son ascension devenait incertaine et peut-être même dangereuse. Une fois en haut, il trouverait la corde et la nouerait au pilier de la porte d'entrée comme dans le temps jadis. Ensuite, il redescendrait, négocierait encore avec elle et, si elle persistait dans son attitude, il la hisserait avec l'aide de la corde. Il n'aimait pas cette idée de lutter avec elle. Ce n'était pas lui qu'elle voyait quand elle le regardait. Il prendrait le temps de lui parler. Il serait peut-être obligé de l'attacher. Il réfléchissait à cette contrainte. Trouverait-il l'ancienne camisole de force ? On avait vidé le château sans ménagement. Les objets sans valeur marchande avaient été abandonnés dans les couloirs et pillés par des domestiques pressés d'en finir avec leur humiliation. On l'avait descendu dans une cage, dans ce qu'il avait pris pour une cage et qui n'était rien d'autre qu'une chaise renversée que Jean avait bricolé devant les domestiques éberlués. Jean avait des idées au moment des traversées du malheur. Il connaissait les possibilités de mutation des objets. Le plus souvent, il s'agissait d'amuser l'enfant mais cette fois, on était angoissé et dangereux, on partageait le malheur avec mesure et défiance. La cage descendit les marches en cahotant puis elle entra dans la brume et la mémoire commença son œuvre de destruction. La barque avait traversé un espace sans figuration. Les personnages entouraient l'enfant. Il n'identifiait que leur probabilité. La souffrance ne l'avait jamais chevillé aux transparences. Son cri, désormais inévitable dans les circonstances du danger, avait été étouffé par une bouche qui couvrait la moitié

de son visage. Cette chaleur, intense et puante, se renouvelait quand la réalité ne se contentait plus d'être la surface du chemin mais son explication tangible.

En ce moment d'effort et de mesure, les événements des trois derniers jours avaient aussi leur importance. Son entrée dans Saint-Patrick avait été précédée d'un étrange bien-être. Le soir même, l'annonce de la mort de Jean et la liste des préparatifs de son inhumation l'avait désorienté et il avait traversé la nuit avec la prémonition d'un retour au château rendu nécessaire par les désordres de son esprit. La coutume et les règlements prévoyaient une journée entière entre la mort et la cérémonie. C'était tout le temps dont on disposait pour prévenir la famille et régler les détails de l'accueil. L'Administration se chargeait de tout le reste, y compris des questions d'héritage. Dès son réveil, Fabrice avait songé au château. Jean n'était plus là pour conditionner sa vente par un investissement commercial. Fabrice payait les impôts et un minimum d'entretien. La toiture était solide. Plus aucun élément de confort ne fonctionnait mais les tuyauteries et les câbles étaient en état. L'huiserie, les parquets, les plafonds n'avaient pas souffert de l'attente. Cette propriété avait conservé l'essentiel de son intérêt quoique personne ici-bas n'eût raisonnablement pensé à une rénovation, excepté Fabrice qui envisageait le retour aux lieux de l'enfance avec une sérénité de petite fée. Le lendemain de la mort de Jean, tandis qu'il réfléchissait au moyen de peupler les deux heures qui lui restait à tuer en attendant de rejoindre le directeur et





son épouse dans leur petit salon privé, son esprit, avec la complicité d'une mémoire blessée, revenait à ce projet maintenu secret depuis des décennies. Il était remonté dans sa chambre pour y chercher le brassard bleu. Une sentinelle l'en félicita obscurément quand il revint dans le patio pour continuer sa réflexion. Comme il avait pleuré, à cause peut-être de la pastille avalée inopinément, le fard de ses yeux avait coulé sur les joues. Un reflet de vitre le renseigna sur son apparence. Il effaça rapidement les coulures avec la pointe de son mouchoir. La sentinelle, attentive à l'imprévu, compatissait cependant. Il y avait eu trois morts hier et aujourd'hui, à dix heures du matin, on en comptait déjà deux. On procédait à un tir par semaine. Le spectacle attirait la foule des ouvriers et des bourgeois. Fabrice n'avait jamais assisté que de loin, de sa fenêtre, à ce final d'une procédure qui se terminait donc par une espèce de feu d'artifice. On secouait des drapeaux blancs en toussant dans les émanations blanches des fusées. La terre tremblait passablement. Le ciel, troué encore une fois, n'en finissait pas avec cette attente si le temps était au beau. Les tirs de nuit étaient les plus appréciés. Avec un peu de chance, on pouvait voir le scintillement provoqué par le largage des capsules. Des photographes, équipés de vieux appareils, étreignaient des poires asthmatiques. Fabrice, moins docte et surtout moins chanceux, achetait des cartes postales si l'une des capsules contenait les cendres d'une célébrité. Il avait lui-même acquis assez de points d'or pour espérer une pareille publicité le jour de sa mort. Les bénéfices allaient à la famille ou, faute de famille, aux Bains-douches où les pauvres se réunissaient une fois par semaine, quelquefois les jours de tir. Fabrice n'avait pas encore posé pour les photos officielles du souvenir, signe que sa candidature était encore en discussion malgré le score joint au dossier. La sentinelle à qui il adressait ces propos avait, en dépit de l'interdiction, accepté la conversation pourvu que Fabrice consentît à regarder ailleurs pendant qu'il lui parlait. Fabrice regarda les poissons dans le bassin. Les embruns du jet d'eau s'appliquaient à son malaise grandissant. La pastille commençait à faire son effet. De quoi s'agissait-il ? La couleur aurait pu le renseigner sur son destin immédiat. Le directeur l'avait sans doute piégé mais quelle était la portée du traquenard mental dont la mécanique demeurait secrète ? Il avait regardé sa langue dans un miroir dans l'espoir d'y déceler des traces de couleur.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il à la sentinelle.

— Ne voyez-vous donc pas l'horloge publique ? dit la sentinelle d'un air étonné.

— Je vois... commença Fabrice.

Il sentait la chaleur inquiète de la sentinelle. Il avait entendu le choc de la hallebarde contre le bassin. Son visage s'était curieusement rapproché de la surface de l'eau. Un poisson noir se mordait la queue. Un petit sifflet pénétra assez loin dans son cerveau. Il attendait le train. Le quai était désert et il n'y avait personne pour lui tenir la main.

— Quand partons-nous ? disait quelqu'un.

Le froid tournoyait sous la marquise.

— Il a dû avaler une bleue, dit le directeur comme s'il était innocent.

La sentinelle lui prêtait main forte.

— Je n'étais pas seul, disait Fabrice au poisson.

L'eau frémissait.

— Midi ! dit le directeur. Nous sommes en retard.

L'eau s'éloigna. Le ciel s'appliqua sur le visage de Fabrice comme un masque à sa mesure. La directrice disait :

— Il paraît que c'est un clone.

Fabrice entendit les bougonnements du directeur qui n'était plus sûr de la couleur de la pastille avalée par inadvertance. Il s'innocentait encore. Fabrice palpa le velours du sofa. Un coussin de soie caressait sa joue.

— Avez-vous eu froid ? demandait le directeur.

Le quai. La solitude. La perspective des rails qui finissait dans un tunnel. Il voyait la trace des pattes d'oiseaux sur le verre poussiéreux de la marquise. Le banc était couvert de verglas. De l'autre côté du triage, les arbres nus innervaient un ciel gris.

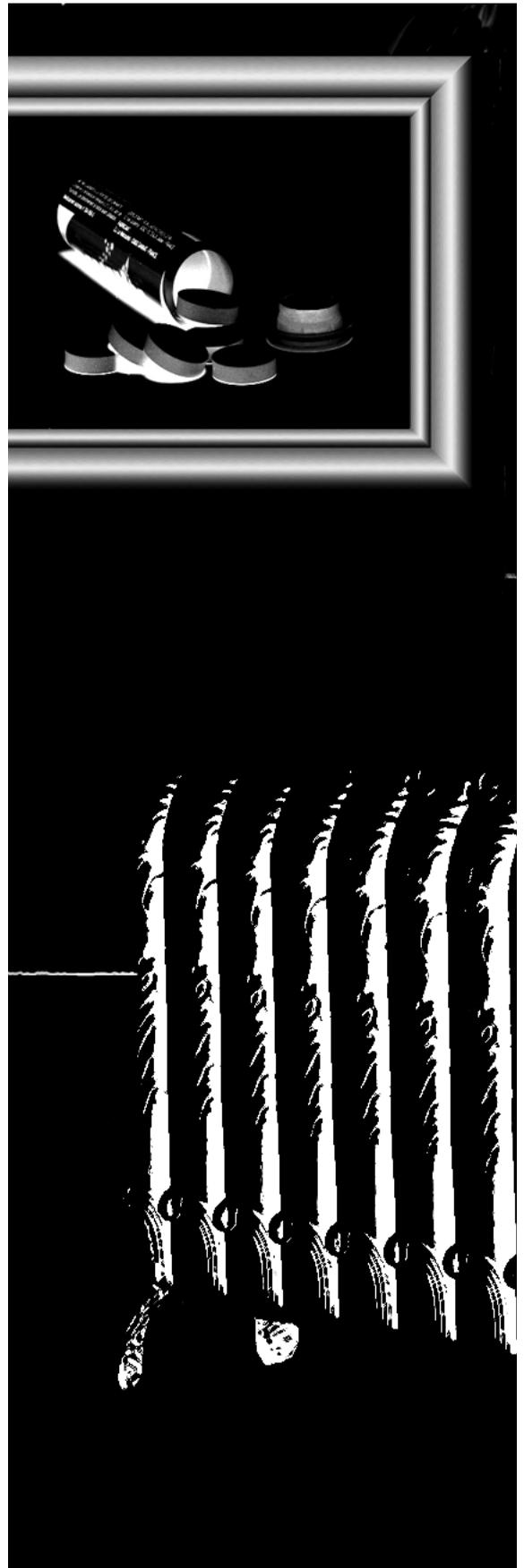
— Nous sommes en retard, répéta le directeur.

— Mangeons pendant que c'est encore chaud, dit la directrice.

Le directeur secoua sa boîte de pastilles.

— Il faudra que je mette de l'ordre là-dedans, dit-il.

Ces paroles furent suivies d'un bruit d'assiettes. Fabrice se laissait caresser par le coussin et le contact du velours ne l'encourageait pas à s'extraire de son hallucination. Le quai était tangent à cette autre réalité. La neige se mit à tomber. Les façades exhibaient des alignements de fenêtres fermées. Quelques oiseaux faméliques et noirs exploraient les branches des arbres. Le monde était étroit,





presque fini, immuable. Les aiguilles émettaient des sinistres claquements, comme si quelqu'un était en train de jouer avec l'attente. Fabrice, enfoncé dans le manteau de Jean, mesurait sa chaleur intérieure. Il avait horreur des organes et le sang le pétrifiait dans des attitudes grotesques. Il redoutait la peau des autres et protégeait la sienne de leur regard inquisiteur. La porte de la salle des pas perdus était ouverte. Il était passé cent fois devant cette ouverture sans oser y jeter un œil. Chaque fois, il avait senti la chaleur des radiateurs et l'odeur des croissants et du café. Il n'avait pas l'intention de s'expliquer. Au contrôleur de route, il avait raconté une histoire cohérente en lui soumettant son billet. Le cheminot n'avait rien compris et il avait continué sa quête sans se préoccuper du petit garçon. Dans le compartiment, on s'interrogeait sans oser rompre le silence bercé de ruptures. La vitre se verglaçait. La chaleur envahissait les pieds et les fesses. Fabrice avait lu plusieurs fois le petit livre emporté pour ne pas s'ennuyer. En descendant du train, il avait espéré les retrouver, agacés par l'attente et désireux de se venger pour le temps qu'ils perdaient à cause de lui. La foule des passagers s'était plutôt égaillée et le petit garçon était resté seul sur le quai sans savoir comment ce genre de voyage pouvait continuer. La correspondance était bloquée dans les congères à des kilomètres du lieu où le petit garçon interrogeait l'hiver. La nuit tomba et la lumière de la salle des pas perdus s'éteignit en même temps.

— On dirait qu'il revient, dit le directeur.

Ils avaient fini de manger. Une domestique levait la table. Le café arriva sur un chariot. La directrice mordit une brioche.

— Vous avez dû prendre une bleue, dit le directeur.

Fabrice se frotta les yeux. Il souriait à son reflet convexe surpris dans les grotesques d'une tasse.

— J'ai... dit-il, revécu un moment difficile de mon enfance.

— C'était une bleue ! s'écria le directeur.

— Il faut que je prévienne la famille, dit Fabrice.

— La famille ? dit la directrice.

— Il est encore sous l'influence de l'enfance, dit le directeur. Buvez votre café !

— J'ai eu froid, dit Fabrice. Quand j'aurais pu passer une bonne nuit près d'un radiateur. Je les entendais glouglouter.

— Vous avez rêvé, dit le directeur. Je ne prends jamais les bleues. Pourquoi les conserver dans mon pilulier ?

— Oui, pourquoi ? dit la directrice.

— Vous devez avoir faim, dit le directeur. Nous vous avons réservé une tranche du gigot. Vous aimez l'agneau ? Il n'y a plus de vin.

— Plus de crème non plus, dit la directrice.

— Je ne veux plus jamais ressembler à personne d'autre que mon propre reflet, dit Fabrice.

La domestique lui présenta une assiette. La tranche de gigot surmontait une feuille de salade. Des oignons coupés fins formaient une couronne. Le directeur contemplait le cadran de sa montre :

— Hier, à cette heure-ci, nous végétions devant la porte de la chambre où votre frère prétendait gagner du temps. À la même heure, demain, nous nous séparerons pour ne plus nous revoir.

**Extrait du roman de Patrick Cintas
3e tome du Tractatus ologicus
à lire sur le site de l'auteur
et disponible en librairie**

patrickcintas.ral-m.com

Dessins de l'auteur

